

Le sacerdoce, creuset de l'attente chrétienne du salut

"Avons-nous encore besoin d'eux, les prêtres ?" *Wir sind Kirche Österreich* s'est penché sur la question de manière sereine et nuancée et est parvenu à une conclusion équilibrée, dans laquelle de nombreux aspects ont été pris en compte. Les ministères sacerdotaux, conclut ce rapport, restent importants pour les individus, les communautés et le monde. Ils devraient être renforcés sacramentellement, mais pas inutilement sacralisés.

La question qui me préoccupe est la suivante : comment l'idée et la réalité du sacerdoce ont-elles pu conquérir leur position clé permanente dans une Église qui, au cours des 200 à 300 premières années, ne connaissait absolument pas ce ministère ? Quelles sont les forces qui, jusqu'à aujourd'hui, ont constamment travaillé à sa forme, de sorte qu'il soit resté intégré sans heurt dans une Église en mutation et qu'il ait garanti pendant des siècles sa pérennité en tant qu'Église populaire et entreprise missionnaire ?

Je citerai quelques points :

1. Église "populaire"

La discussion porte sur la nouvelle image du rôle du prêtre (*sacerdos*). Il ne se sépare pas seulement de l'ancienne et peu sacrée image du rôle des anciens (*presbyteroi*), mais comble aussi un vide créé par le déclin des religions antiques de la cité et de la rédemption. Les communautés chrétiennes sortent peu à peu de leur rôle prophétique pour entrer dans leur rôle d'église populaire. De toute évidence, une église populaire a besoin d'une instance qui gère continuellement les conditions divines.

2. La mort sacrificielle de Jésus

À l'origine, la mort sacrificielle expiatoire de Jésus est une métaphore parmi d'autres qui interprète le destin de Jésus. Même dans l'"action de grâce" dominicale (eucharistie), elle ne joue d'abord qu'un rôle secondaire. Cela change dès que le modèle concurrent des rituels sacrificiels antiques disparaît, et cette évolution s'accroît pas à pas jusqu'au Moyen Âge. Désormais, tout le salut est acquis par la mort sacrificielle du Christ. Chaque célébration eucharistique devient une "répétition non sanglante" de ce sacrifice et le prêtre reçoit le pouvoir d'accomplir ce sacrifice. C'est au plus tard à ce moment-là que son pouvoir atteint une qualité surnaturelle, donc sacrée.

3. Image négative de l'homme

Mais le problème central de nombreuses dérives de l'Église réside dans l'image brisée, voire négative, de l'homme qui s'impose dans le sillage de la doctrine augustinienne du péché originel et qui déforme tout l'enseignement de la foi. Comme l'explique le *Catéchisme de l'Église catholique*, nous manquons tous de "la sainteté et de la justice originelles". Les forces naturelles de la nature sont violées ; l'homme est "enclin au péché". (405) Le diable a "acquis une certaine domination sur l'homme". (407) Ne pas voir cela "conduit à de graves erreurs dans le domaine de l'éducation, de la politique, de l'action sociale et de la moralité". (407). C'est pourquoi il n'y a pas de salut dans un monde sans Église et qu'il faut se méfier du désir de liberté des hommes. L'institution de salut qu'est l'Église doit aborder les hommes avec

méfiance, résister à leurs dispositions innées, afin d'atteindre le cœur de leur salut (cf. doctrine de la justification). Le ministère sacerdotal, qui culmine dans la célébration de l'eucharistie et le pardon des péchés, doit transcender l'impuissance du péché originel. Il se rapproche du rôle du Christ. Le prêtre agit "en la personne du Christ", il est donc soustrait à la vie humaine jusqu'à l'obligation du célibat et la discrimination des femmes.

4. Dévalorisation de la communauté ecclésiale

Au tournant du deuxième millénaire, l'image de l'Église change radicalement. Auparavant, l'Église était considérée comme le corps du Christ, les dons eucharistiques comme un corps "mystique". Désormais, la communauté ecclésiale est relativisée en *corps mystique*, le don eucharistique est exalté en corps réel du Christ (cf. transsubstantiation). C'est l'heure de la *société à deux états* du clergé et des "laïcs". Avec son pouvoir de transformation, le prêtre devient le clerc par excellence, qui doit s'élever - jusqu'à nier sa sexualité - au-dessus de l'humain normal.

5. Mépris de la prédication et de la parole

À la sortie du Moyen Âge, l'Église était orientée vers le pouvoir et le juridique, réduite à des actes réifiés et institutionnalisés de manière autoritaire. Les grands réformateurs (en particulier M. Luther et J. Calvin) ont proposé une solution géniale pour sortir de ces dysfonctionnements désastreux. Ils ont mis en valeur la Parole (Bible, prédication, compréhension existentielle) et la "liberté du chrétien". Ils devaient devenir les médias de guérison et de renouvellement spirituel de l'Église ; la sécurité serait remplacée par la certitude. Mais le rejet systématique de ces impulsions réformatrices par Rome a conduit à la catastrophe par excellence du christianisme occidental, car désormais les rétrécissements factuels du passé se sont mués en une question de loyauté de principe de fidélité à la foi catholique. La définition de l'infailibilité et de la primauté de 1870 ainsi que l'antimodernisme propagé par la suite ne furent que la conséquence de ce durcissement anti-réforme. Et une fois de plus, le prêtre devint le représentant et l'instance de proclamation d'un nouveau concept, d'un sacramentalisme durci.

6. Une conversion en demi-teinte

On me rétorque souvent que les déficits énumérés des époques passées de l'Église ont été surmontés depuis longtemps. Qui prend encore au sérieux le péché originel, qui croit encore que Jésus a dû être tué pour expier nos péchés et qui considère encore l'Église (catholique romaine) comme nécessaire au salut ? Ce n'est que partiellement vrai, car aucune des perversions mentionnées n'a jamais été retirée. Ces dogmes, aussi anciens soient-ils, gardent encore aujourd'hui leur part d'archaïsme et d'inconscience. Ils sont transmis dans le langage symbolique de l'Église, dans les formes liturgiques et les prières, les chants et les styles de piété, dans l'autopromotion des évêques et des prêtres, dans leurs décisions controversées. Le Concile Vatican II est également responsable de ce manque de clarté. Il a certes donné de nouvelles impulsions, mais il n'a pas mis fin aux erreurs. Cela a conduit à une Église qui a perdu ses repères. C'est pourquoi l'ordre du jour n'est pas seulement la médiation et la tolérance, mais aussi *l'authenticité*

7. Clarification des causes plutôt que politique des symptômes

Nous ne pourrions clarifier durablement la question d'un sacerdoce utile que si nous identifions sobrement les facteurs doctrinaux et spirituels et si nous nous décidons : Voulons-nous une Église prophétique, une Église qui stabilise par la consolation, ou maintenir la tension entre les deux ? Orientons-nous notre compréhension du salut vers l'idée de la mort expiatoire ou vers une solidarité pacifique ? Cultivons-nous notre conscience du péché ou guérissons-nous notre image traumatisée de l'homme grâce au message de Jésus ? Nous comprenons-nous nous-mêmes comme le corps du Christ ou l'adorons-nous humblement dans le pain ? En restons-nous à une conception juridique réifiée des sacrements ou apprenons-nous enfin des Églises de la Réforme ? C'est sur ces questions, et non sur une théorie des ministères, que se prennent les véritables décisions concernant la forme de gouvernement de l'Église.

8. Prêtrise et direction de l'Église

Compte tenu de la complexité de la situation, je propose de revenir au modèle initial de leadership de l'Église. Dans le langage officiel, on parle toujours d'une investiture (*ordinatio*) et non d'un ministère ordonné. Personne ne conteste que les responsables de communautés sont censés représenter la communauté, diriger les services religieux de manière digne, disposer de qualités pastorales, spirituelles et de communication. Dans la mesure où ce ministère est toujours lié à la cause de Dieu, le titre de prêtre peut rester en usage. Mais il faut savoir que les textes du Nouveau Testament opposent déjà de manière critique cette approche au "sacerdoce commun", qui respecte dans une même mesure tous les charismes. Les responsables de communautés ne sont en aucun cas des monopoles, mais des porteurs d'une fonction, élus par les communautés et coopérant avec elles d'une manière intégrée et participative, Je ne rejette pas a priori le caractère sacramentel d'une investiture au ministère, mais je n'y attache pas une valeur particulière. Nous devrions en effet savoir que le mot "sacrement" a été très tôt un mot artificiel qui regroupait les rituels les plus divers, au départ uniquement le baptême, l'eucharistie et la rémission des péchés.

9. Un creuset des attentes religieuses

Depuis sa naissance jusqu'à nos jours, le ministère sacerdotal a été un creuset des attentes pieuses pour lesquelles le peuple chrétien a été conditionné ou éduqué. La stabilité indépendante et autonome de cette fonction n'était qu'illusion et ses éléments ont changé d'époque en époque. Aujourd'hui, les conditions de base d'une église populaire et d'une religion de salut liée au peuple se dissolvent. Il s'agit d'exercer avec une détermination inhabituelle la liberté des enfants de Dieu, d'affronter la direction de l'Église non plus avec un respect servile et sacré, mais avec une volonté de coopération choisie, une loyauté et une parole libre, car nous y participons toujours aussi. Nous ne pouvons atteindre une présence réelle du salut qu'à travers des paroles authentiques et des actes de solidarité.

Herman HÄRING, 2 octobre 2022

Publié dans : Platform *We are Church Austria*, n° 115, 5-7.

Source : <https://www.hjhaering.de/priestertum-schmelztiegel-christlicher-heilserwartung/#more-2365>

Traduction : Pierre Collet